



DE LA « SOCIÉTÉ DU MÉPRIS » A LA RECONNAISSANCE SOCIALE

Une société fondée sur le mérite et le mépris du moins « performant » a-t-elle un avenir ? Non, répond le philosophe et sociologue Axel Honneth. Pour progresser, une société doit assurer à ses membres une vie « bonne et réussie ». Et cela passe par la reconnaissance mutuelle plus que par la compétition pour une place au soleil. Une analyse qui donne du souffle à tous ceux qui luttent pour rendre aux personnes pauvres la dignité et l'estime de soi.

La prédominance du néolibéralisme dans notre société tend à imposer comme projet idéologique la soumission au « libre marché » et la célébration de la « responsabilité individuelle » dans tous les domaines. Suivant les idées qui prévalent dans cette conception de l'organisation sociale, il convient de louer et de récompenser les « gagnants » pour leur intelligence et leur vigueur et de dénoncer les « perdants » qui le seraient par manque de combativité et d'énergie dans la lutte pour l'existence économique.

1

Ainsi, les personnes qui se trouvent en marge du système sont culpabilisées par certains pour leur inertie, tandis que d'autres luttent pour défendre leur droit à la dignité et à la reconnaissance sociale.

Mon expérience personnelle de bénévole au sein de l'association « Accompagner »¹ m'a conduit à aider des personnes en situation de précarité et de pauvreté à accomplir des démarches administratives souvent complexes. J'ai découvert combien la perte de confiance en soi et la dévalorisation personnelle représentent un obstacle à la réalisation des actions qui conditionnent leur intégration au sein de la société.

Cette situation est paradoxale dans une société qui pose la quête du bonheur et de l'épanouissement personnel comme un idéal absolu : nul ne peut ignorer l'accroissement de la difficulté de vivre pour la majorité de nos contemporains.

C'est à ce paradoxe qu'un sociologue et philosophe allemand Axel Honneth apporte un éclairage original dans un ouvrage récent : *La Société du mépris* (La Découverte, Paris, 2006). L'auteur soutient une thèse forte selon laquelle une société peut subir des perturbations moins en raison de la violation de principes de justice qu'à cause d'une incapacité à assurer à ses membres « une vie bonne et réussie ».

¹ Fondée en 2001, « Accompagner » soutient les personnes démunies ou déroutées par les démarches administratives, la recherche d'un logement, de moyens de subsistance ou de soins de santé. Rue des Braves 21 – 1081 Bruxelles. Tél. : 0414 98 21 24. Courriel : guylroybe@yahoo.fr.

UNE QUETE DE RECONNAISSANCE SOCIALE...

Il invite, avec d'autres observateurs, à réévaluer l'importance des sentiments personnels dans le développement des sociétés capitalistes de consommation, qu'il s'agisse du mépris, de la déception ou du désir d'être reconnu.

Contre la tendance à limiter le problème à celui des inégalités sociales, Axel Honneth met en lumière le fait qu'une société peut aussi faillir lorsque son climat culturel remet fondamentalement en cause les conditions de « l'autoréalisation individuelle ».

Les idées exprimées dans l'ouvrage d'Axel Honneth s'enracinent dans une théorie critique élaborée au sein de l'Ecole de Francfort dont il est aujourd'hui le représentant, à la suite d'Adorno ou d'Habermas. Son apport personnel est d'avoir introduit une notion fondamentale qu'il qualifie de « lutte pour la reconnaissance ». Selon lui, celle-ci traduit le fait que « la formation d'une identité autonome et accomplie dépend étroitement des relations de reconnaissance mutuelle que les êtres humains parviennent à établir entre eux ».

Cette reconnaissance peut s'opérer dans trois sphères normatives distinctes :

1. **la sphère de l'amour et de l'amitié.** L'idée est que seuls les liens affectifs qui unissent une personne à un groupe restreint lui confèrent cette confiance en soi sans laquelle elle ne pourra participer avec assurance à la vie ;
2. **la sphère juridico-politique.** Un individu est reconnu sujet porteur de droits s'il peut envisager ses actes comme une manifestation de sa propre autonomie, respectée de tous, lui permettant de parvenir au respect de soi ;
3. **la sphère de la considération sociale** grâce à laquelle la personne éprouve l'estime de soi car elle se voit reconnue dans les valeurs qu'elle promet qui contribuent aux fins éthiques que s'assigne la société. C'est là que des groupes minoritaires revendiquent leur culture comme ferment de richesse dans les liens sociaux qui se nouent entre chacun des membres de la société.

Trois sphères dans lesquelles travaillent les associations de lutte contre l'exclusion sociale : lien social, lutte pour les droits, projets collectifs qui donnent une place dans la société.

... QUI NE VA PAS DE SOI

La reconnaissance ne va pas de soi. Ainsi le « déni » de reconnaissance prend des formes diverses selon la sphère en question : mal aimé des autres, exclu des droits, nié dans sa valeur sociale. Ces atteintes à la reconnaissance entraînent une expérience du mépris qui affecte négativement le rapport à soi des personnes concernées.

On assiste alors à la perte de confiance en soi en tant que personne digne d'affection, à la perte du respect de soi en tant que membre d'une communauté d'égaux et à la perte de l'estime de soi dans un corps social indifférent ou hostile.

Sans ce respect et cette estime de soi, il est encore plus difficile de faire face à des situations de précarité professionnelle, économique, de santé, etc. La capacité de gérer des situations difficiles et de rebondir suite à un échec ou une grosse difficulté se trouve largement compromise.

Selon Axel Honneth, cette **reconnaissance** se trouve gravement menacée dans la société capitaliste actuelle dont les contradictions poussent à généraliser ce qu'il qualifie de **mépris**.

Les relations entre les personnes sont profondément perturbées par une mise sous tension permanente et la concurrence dans une quête improbable de « réalisation de soi » au nom d'un individualisme forcené au détriment des autres.

L'auteur aborde cette question autour de trois grandes thématiques critiques :

- les « pathologies » de la vie sociale
- les « déformations » de la reconnaissance
- les « paradoxes » des sociétés capitalistes contemporaines

1. Les « pathologies » de la vie sociale

Par « **pathologies sociales** », Axel Honneth considère des relations ou des évolutions sociales qui portent atteintes à la réalisation de soi.

Il s'inscrit là dans une tradition qui remonte à Rousseau et que l'on retrouve chez des philosophes comme Hegel, Marx, Nietzsche, Habermas, Foucault... Chacun de ces philosophes identifie, à sa manière, les évolutions « pathologiques » du développement social. Ils critiquent tous un état de la société ressenti comme « aliéné », « dépourvu de sens », « réifié » ou même « malade ».

 3

Axel Honneth penche, lui, pour une analyse de la société orientée vers le diagnostic des « pathologies sociales » avec l'aide du concept de reconnaissance. Il veut montrer que l'évolution du capitalisme et du système néo-libéral menacent les conditions d'« autoréalisation ». Il en veut pour preuve les tendances à la marchandisation, celles qui visent à détruire les relations privées ou encore les exigences accrues pesant sur la gestion de l'identité.

Les discours qui célèbrent la restauration de la « valeur travail » constituent un exemple de cette ambiguïté qui, sous l'apparence d'une idée louable, cachent une réalité beaucoup plus difficile à vivre par les personnes au travail.

Du côté du discours, l'on trouve des noms reconnus comme celui du Prix Nobel d'économie 2006, Edmund Phelps qui, dans un entretien accordé au journal « Le Monde » (25-26 février 2006) affirme que « le fait de se réaliser au travail et d'avoir un parcours professionnel source de satisfaction personnelle est essentiel dans la vie ». Si l'éloge du travail comme source d'épanouissement fait partie d'une visée optimiste qui répond aux aspirations de nombre de nos contemporains (quand ils ont un emploi !), il cache, comme l'arbre la forêt, bien des déceptions et des contradictions.

Cette vision idyllique est en effet largement remise en question par l'observation de la vie au travail dans les organisations comme le montrent des études cliniques réalisées par Nicole Aubert et Vincent de Gaulejac (*Le coût de l'excellence*, Seuil, 1991 et 2007). Selon ces auteurs, « *ce n'est plus la projection de son idéal personnel sur un idéal d'entreprise qui vient dorénavant au premier plan, c'est l'impératif d'être hyperperformant* ».

« *Le culte de l'urgence et le risque du chômage conduisent à vivre au jour le jour, le nez sur le guidon sans pouvoir se projeter dans un futur d'espoir. On adhère mécaniquement sans idéalisation, parce que c'est réaliste. L'idéalité n'est plus le moteur et la perte de sens est massive* » (cité dans *Le Monde*, 11-12 mars 2007).

En fin de compte, les travailleurs constamment menacés de licenciement, sous pression constante, vivent des conditions de précarité qui s'apparentent à celles des personnes sans emploi : insécurité d'existence, pression sociale, mise en question personnelle,...

2. Les « déformations » de la reconnaissance

Un certain type de déformation de la reconnaissance est l'« **invisibilité sociale** » qui correspond à une autre modalité du mépris.

L'invisibilité sociale, c'est d'abord une expérience de vie, celle d'être « regardé à travers » (Ralph Ellison) par quelqu'un. Nous avons en effet le pouvoir de manifester notre mépris envers des personnes présentes en nous comportant envers elles comme si elles n'étaient pas réellement là.

Dans le prologue du roman de Ralph Ellison, « *L'Homme invisible* », le narrateur évoque son « invisibilité » : ce « je » toujours anonyme, il est bel et bien un être humain de « chair et de sang » mais on ne souhaite pas le voir ; « on » regarde à travers lui ; il est tout simplement « invisible » pour tout le monde. Cette personne dont il parle est noire et ceux qui regardent à travers lui de cette manière sont désignés comme « blancs ». Il décrit ainsi une forme subtile d'humiliation raciste qui le rend invisible et non existant au sens social du terme.

Un autre extrait d'un roman de Yoko Agawa (« *La bénédiction inattendue* », Acte Sud, avril 2007), exprime une idée semblable : « *Il n'eut pas un regard pour le vieil homme. Il se comportait comme s'il n'existait pas* » (p.153).

C'est là sans doute que l'on touche à cette violence insidieuse de l'invisibilité sociale à l'égard de personnes en raison de leur couleur de peau, de leur condition sociale, de leur situation légale (ou illégale, sans-papiers..) qui, tout en étant des personnes visibles dans le champ perceptif du sujet, sont de fait « invisibles » en raison d'une situation sociale particulière.

A l'inverse, la notion de reconnaissance passe, elle, par le concept de « visibilité ». C'est en effet par des gestes expressifs (gestes corporels, sourires, expressions faciales...) que la personne manifeste non seulement son attention à la présence physique de l'autre mais aussi une disposition à lui accorder de la « valeur ». Ce sont les gestes

expressifs qui permettent aux sujets humains de manifester la valeur positive de l'interaction dans une reconnaissance mutuelle.

Comme le souligne Axel Honneth (p. 193) : « dans la mesure où l'expérience de la reconnaissance est une condition dont dépend l'identité personnelle dans son ensemble, l'absence de cette reconnaissance, autrement dit le mépris, s'accompagne nécessairement du sentiment d'être menacé dans sa propre personnalité. Dans ce cas la personne réagit en règle générale par des « sentiments moraux » qui accompagnent l'expérience du mépris, et donc par la honte, la colère ou l'indignation. »

Des exemples tirés de la vie quotidienne sont révélateurs de cette « invisibilité sociale » telle qu'elle est vécue et perçue.

- un témoignage, celui d'ASMAE, dans l'exposition Ego-Egaut produite par VIVRE ENSEMBLE EDUCATION en 2004. « C'est mon annexe 35 (document autorisant le séjour en Belgique pour une période limitée). C'est le papier qui dit que je suis encore mariée en Belgique mais que je ne suis pas encore tout à fait en ordre légalement. Je dois aller tous les mois pour le renouveler. ***Tant que tu es sans-papier, tu n'existes pas en Belgique***».
- l'observation du comportement de ceux qui croisent les personnes qui sollicitent de l'aide dans la rue, dans le porche des églises, dans les compartiments de métro... est aussi très révélatrice d'une forme d'indifférence à peine voilée.

Difficile de ne pas « voir » celui qui tend la main ou qui, de sa voix triste ou un peu provocante dit qu'il est SDF (sans domicile fixe) et qu'il cherche un peu d'argent pour sa nourriture ou son logement ! Le regard vide sinon dans le vague qui répond au geste de sollicitation est la marque d'un rejet ou d'une peur de ceux qui nous paraissent tout autres et dont la situation ne nous concerne pas.

3. Les « paradoxes » du capitalisme contemporain

Un troisième axe de réflexion d'Axel Honneth porte sur **les paradoxes du capitalisme** dans nos sociétés contemporaines. Par « paradoxe », il entend le passage d'un idéal normatif d'émancipation et de progrès attribué au système capitaliste comme possibilité de « réalisation de soi » pour les sujets humains à l'émergence de nouvelles contraintes qui contrarient gravement cet idéal au point de provoquer des souffrances nouvelles qui menacent cette « réalisation de soi ». Cela donne naissance à des pathologies touchant l'individu : vide intérieur, sentiment d'inutilité, désarroi, absence de repères....

De nombreuses évolutions sociales vont dans ce sens en généralisant la précarité du travail et des statuts des travailleurs confrontés à une dérégulation croissante du marché du travail et au développement de formes de travail moins protégées : travail intérimaire, temps partiel, travail à domicile...

« Toutes ces évolutions auxquelles on a voulu donner une fragile justification en invoquant un nouvel individualisme réactualisent cette « question sociale » que la seconde moitié du XX^e siècle croyait avoir définitivement surmontée » (p.322).

Il s'agit là d'une partie visible de la souffrance sociale qui s'accompagne d'autres formes plus récentes, touchant la vie psychique des individus. Une étude du sociologue Alain Ehrenberg, (« *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1999), met en évidence l'ampleur et les ravages de cette souffrance psychique. C'est l'exigence permanente et diffuse d'être soi-même qui soumet les individus à une pression psychique excessive. Il constate notamment une augmentation des dépressions et la vogue inouïe des antidépresseurs chimiques qui est révélatrice d'une véritable pathologie de masse.

Il défend la thèse selon laquelle le nombre de maladies dépressives augmente à mesure que s'accroît le sentiment d'insuffisance, lui-même étant le résultat de responsabilités décuplées.

Pour Ehrenberg, le « *déprimé* » est un « *homme en panne* », c'est un être persuadé de ne pas avoir été à la hauteur, non pas un être ayant enfreint des règles ou ayant été lésé dans ses droits.

Cette souffrance humaine s'inscrit dans un contexte plus général d'une idéologie néolibérale qui fait de la « responsabilité individuelle » un impératif quasi sacralisé. Cette idéologie correspond aussi à la remise en cause de toutes les spiritualités (dont le christianisme) et à ce que d'aucuns ont appelé « l'ère de vide ».

Les spiritualités proposent des repères qui donnent sens à la vie et font appel à des valeurs comme la solidarité, l'altruisme, le respect de l'autre et de sa dignité essentielle... qui sont le fondement de la reconnaissance mutuelle nécessaire, selon Honneth, au bon fonctionnement d'une société.

Toute une littérature professionnelle et académique est consacrée à la souffrance au travail (DEJOURS C., « *Souffrance en France* », Seuil, 1998 ;...). Les entreprises auraient privilégié des innovations organisationnelles sans prendre suffisamment en compte les individus.

« Le travail a changé de nature, devenant plus mouvant, flexible et réactif. Mais il a apporté aussi un phénomène nouveau : la pression. Différents indicateurs montrent que l'intensification et la pression détériorent aujourd'hui dangereusement les conditions de travail : l'augmentation inquiétante de l'absentéisme, des pathologies mentales, des maladies professionnelles, des accidents de travail voire du suicide et, dans une autre mesure, de l'alcoolisme et de la toxicomanie sur les lieux de travail »²

EN CONCLUSION

« *La société du mépris* » telle que l'a présentée Axel Honneth met à jour les « évolutions pathogènes » du capitalisme mondialisé. Si les possibilités d'épanouissement personnel

² (ASKENAZY, in IMPERALI F., « Les nouveaux visages du travail », *Le Journal du CNRS*, n°184, mai 2005).

se sont élargies au cours des dernières décennies (avec l'éducation, le temps libre, les voyages...), la question de la réalisation de soi fait l'objet d'une récupération et d'une instrumentalisation au profit de l'idéologie managériale de la performance. Les personnes subissent une énorme pression qui les contraint à se vendre en permanence tels des produits substituables. Au lieu de « *s'auto-reconnaître* » comme un être unique, l'individu est condamné à choisir « *entre une originalité mise en scène pour des raisons stratégiques et un mutisme pathologique* ». Il inclinera dès lors à développer de plus en plus un rapport marchand à lui-même et aux autres (Alexandra Laignel-Lavastine , Le Monde 10 novembre 2006).

Gérard Warnotte
Vivre Ensemble Education
Mai 2008